

L'ÉNIGMATIQUE LINE

*« L'absence de l'être aimé est encore
plus insoutenable lorsqu'on ignore la raison
de son absence »*

Céline MODHER

Mardi 25 mai

Il était 18 h 30, lorsqu'ils avaient eu l'information sur cette affaire, avec pour seule précision son urgence et son lieu. Le GPS était de mise !

Annonciateurs de l'orage, de lourds nuages noirs précipitaient la nuit, lorsque la voiture de Barnier s'était engagée sur la chaussée étroite et sinueuse qui s'enfonçait sous les frondaisons naissantes de cette fin mai.

Dans la semi-obscurité, le commissaire n'était pas d'une grande témérité au volant de sa 308 ! Dès qu'il apercevait la lueur d'un véhicule arrivant en sens inverse, il ralentissait, presque jusqu'à l'arrêt ! Heureusement à cette heure, le trafic était très faible...

Dans son rétroviseur, le halo de lumières de l'agglomération s'estompait doucement. Loin de la ville et de son animation, les phares de la Peugeot éclairaient le ruban sombre de macadam, serpentant dans les collines entre des rangées d'arbres de plus en plus serrés. Devant, le

ciel et la forêt se fondaient dans un abîme ténébreux.

Jessica, sa passagère et adjointe, était angoissée comme à chaque fois qu'elle pressentait une affaire dramatique ou compliquée, « C'est à cause de ta jeunesse et de ton inexpérience », lui répétaient ses collègues. « C'est un sixième sens incompréhensible des hommes », répondait-elle. Mais, ce soir, l'ambiance particulièrement électrique pouvait parfaitement justifier son appréhension. Jessica, désormais capitaine de police, avait récemment rejoint l'équipe de Barnier.

Au-dessus de leur tête, un éclair frangea la cime des arbres et zébra le ciel en claquant sèchement. Elle sursauta.

Cette intervention était à la limite de leur secteur et ni l'un ni l'autre n'avaient eu l'occasion d'investiguer dans cette partie du département. C'est plutôt dans les environs de Saint-Soulin et dans la lointaine banlieue lyonnaise que se déroulait la majorité de leurs enquêtes.

— On doit y être, intervint Jessica soulagée, en apercevant au loin le rayon bleu d'un gyrophare.

— Est-ce que ça pourrait être une nouvelle agression d'homosexuel ?

— Je n'en sais fichtre rien. Mais si c'est le cas, cela relancera l'enquête, répondit Barnier.

En effet, depuis plusieurs mois dans la région lyonnaise, une série de meurtres ciblant la communauté gay restait un mystère non élucidé. Barnier était mobilisée sur le sujet depuis que l'on avait découvert la dépouille de l'un

d'eux à moins de quatre cents mètres de son commissariat.

Ayant repéré la voiture de l'institution, un officier de police fit signe à Barnier de s'engager dans le chemin de terre qui s'ouvrait à droite de la route.

Un nouveau coup de tonnerre ébranla le ciel...

Une centaine de mètres plus loin, deux gendarmes apparurent dans le faisceau des phares. Le véhicule stoppa. Barnier et Jessica en descendirent et emboîtèrent le pas, de celui qui leur avait simplement précisé :

— C'est par ici, commissaire.

Une forte odeur de brûlé flottait dans l'air. Une odeur âcre de bois fumé, mais pas que...

Quelques grosses gouttes de pluie rebondirent sur le sol.

Les trois policiers s'insinuèrent entre les troncs d'un bosquet, grimpèrent au sommet d'un talus avant de débouler une dizaine de mètres plus bas, dans une cuvette naturelle.

Là, au milieu des cendres d'arbustes calcinés, on devinait les restes d'un corps très largement carbonisé.

Mercredi 12 mai — quinze jours avant

David est en colère. Voilà six semaines qu'il ne peut pas ouvrir sa boutique.

Son commerce a été jugé « non essentiel », comme des milliers d'autres. Il ignore quand il sera autorisé à recevoir à nouveau ses clients, car pour l'instant le gouvernement n'a fixé aucune limite. Il y a quelques mois, il avait opportunément mis en place l'envoi électronique des fichiers. Cela lui permet aujourd'hui de conserver un minimum d'activité malgré les contraintes sanitaires imposées par ce fameux Coronavirus, ou plutôt par les instances dirigeantes. S'il comprend la nécessité de freiner sa propagation, il accepte mal qu'on lui interdise d'utiliser à sa guise son outil de travail. En cette période de disette pour les souvenirs photographiques, il est cependant heureux de pouvoir encore assurer des services que d'autres ne peuvent pas rendre. Les gens font de moins en moins de tirages en boutique. Le papier n'existe désormais plus pour quatre-vingt-dix-neuf pour cent des clichés réalisés. Le numérique reste numérique. Les photos circulent aujourd'hui presque exclusivement sur les réseaux sociaux. Sans les mariages et les voyages exotiques, l'activité d'impression aurait déjà disparu. C'est d'ailleurs presque le cas actuellement avec

leur interdiction ! Par bonheur, les qualités professionnelles de David intéressent encore les vrais amateurs de photos. Ceux-ci préfèrent toujours acheter leur matériel et confier leurs épreuves d'art à une boutique indépendante plutôt qu'à une grande surface ou à un site Internet. Son commerce se maintient, mais cela s'avère de plus en plus compliqué et nécessite des adaptations permanentes.

Heureusement que la passion est là...

David a 29 ans. C'est un sportif au physique impressionnant (un mètre quatre-vingt-douze et cent huit kilos), brun aux cheveux longs et raides coiffés « à la Beatles ». Ce beau gosse, sensible et imprévisible, au tempérament d'artiste, idéaliste comme tous les artistes est un bosseur. Mais il peut être obstiné, voire têtu !

Après de solides études en photographie et animation, à l'école de Condé à Lyon, puis une année de pigo en tant que reporter indépendant auprès d'une agence de presse, il a racheté cette boutique photo dans sa ville natale de Saint-Soulin. Cette bourgade, de quinze mille cinq cents habitants, est située à quelques encablures de l'agglomération lyonnaise. Son magasin, parfaitement bien situé sur l'artère la plus commerçante, a été créé dans les années 1980 par l'ancien propriétaire, un excellent professionnel qui a fait de son enseigne une véritable institution. Il y a quatre ans David y a été embauché pour assister le patron, sur la recommandation de sa mère qui rêvait pour lui d'un emploi stable et d'un endroit où il

pourrait exprimer ses talents. Cet essai fut transformé grâce au sérieux de David et à la compétence du propriétaire qui sut lui faire confiance, lui transmettre son expérience, et enfin sa boutique. Depuis deux ans, David la gère avec un seul salarié.

Ce jeudi, David est installé à l'arrière de sa boutique et retouche des clichés sur son ordinateur. Il est 16 h 15 lorsque son téléphone portable sonne.

— Bonjour David, c'est Line, je voulais savoir si tu étais chez toi ? J'ai récupéré un sac de vêtements que je voudrais te faire passer.

— Pardon, répliqua David.

— David, c'est Line. Je peux passer chez toi.

— Excusez-moi, mais je ne connais pas de Line. Je pense que vous vous trompez.

— Ce n'est pas David au bout du fil ?

— Si, mais je ne vois pas qui vous êtes.

— Allez, arrête de me faire marcher !

— Écoutez, je suis sincèrement désolé, mais je crois que vous faites erreur. Je suis David Verlin. Je suis photographe et je tiens le magasin Art'Photo à Saint-Soulin.

— Aah... Excusez-moi, je m'imaginai chez un ami. Vous avez la même voix. Peut-être un peu plus grave... Vraiment, si vous aviez joué le jeu, je crois que j'aurais pu vous raconter ma vie en toute confiance. Désolée de vous avoir dérangé.

La fille semblait joyeuse et enjouée avec une voix au rythme d'élocution légèrement langoureux, type hôtesse de l'air annonçant la vente de parfums sur un vol Paris/New York... David se demanda si ce n'était pas une blague.

— Vous me faites marcher, non ? Qui êtes-vous en réalité ?

— Non, je vous assure, j'ai fait une erreur en composant le numéro. Curieux hasard que vous vous appeliez aussi David !

— Et vous, votre prénom ?

— Line, comme je vous l'ai dit !

— C'est joli Line...

— Merci !

David et Line échangèrent ainsi quelques banalités, comme on peut le faire quand on ne sait pas quoi dire, mais que l'on veut prolonger la conversation pour garder le contact.

— D'où appelez-vous ?

— De Saint-Soulin...

David trouvait ce nouveau hasard tout à fait improbable !

— Au fait, ces vêtements, je peux vous aider à les transmettre puisque nous sommes proches l'un de l'autre... répondit-il sur un ton légèrement canaille.

— Non, non merci...

— En tout cas, n'hésitez pas à refaire mon numéro par erreur ! J'aurais toujours plaisir à vous répondre.

— OK, la prochaine erreur sera pour vous. C'est

promis ! dit la fille en riant avant de raccrocher.

*

Jusqu'à ce jour, Line n'a pas eu beaucoup de chance dans la vie.

Elle n'avait pas encore onze ans, lorsque son père, un Hongrois, était décédé dans un crash aérien au retour d'une visite à sa famille restée au pays. Après cet accident, la mère de Line, une Lyonnaise pure souche, avait glissé progressivement dans la dépression avant de perdre la raison, puis de sombrer dans la folie. Son hospitalisation assortie de traitements lourds n'y changea rien. Elle devint si agressive, si colérique et si incontrôlable que sa fille ne lui rendit plus de visite. Sa mère, orpheline, perdit alors dans l'indifférence totale son seul contact familial.

Depuis, deux ou trois fois par an, Line appelle le centre, pour avoir des nouvelles de sa mère, mais la réponse est toujours la même : « *Son état est maintenu stationnaire grâce à de puissants neuroleptiques seuls à même d'atténuer et d'espacer ses crises de démence. Votre visite ne lui apporterait rien, au contraire* ».

Depuis ses 16 ans, souvent assistée par les services sociaux, Line mène une vie chaotique. Elle alterne les petits boulots et les périodes de chômage, les bonnes et les mauvaises rencontres.

Actuellement, elle partage le studio d'une amie, dans l'attente d'un logement HLM. Mais à 24 ans, il lui semble temps de se ranger et d'avoir enfin un chez-soi rien qu'à elle. Line a bien conscience qu'il lui faut un travail stable.

Elle a souvent songé au métier qu'elle aimerait exercer et ses réflexions l'amènent toujours à cette conclusion : « mannequin ». Ce rêve, elle l'imagine parfois trop ambitieux, et même déraisonnable, en pensant à son âge. Elle n'ignore pas que les top-modèles d'aujourd'hui débutent le plus souvent à l'adolescence ! Pourtant, elle ne manque pas d'atouts pour pratiquer ce métier. Line est une grande et jolie brune aux cheveux bouclés. Ses rares copines la qualifient souvent de « particulièrement bien roulée ». Elle offre un large sourire ouvrant sur des dents blanches parfaitement alignées. Ses mouvements sont naturellement gracieux. Line peut avoir un charme fou, quand lui vient l'envie de plaire. Malgré ses faibles moyens financiers, grâce au troc, elle s'est constitué une petite garde-robe. Lorsqu'elle est seule, elle minaude parfois devant le miroir du hall et s'imagine en train de défiler sur un podium pour un grand couturier.

Elle sourit en repensant à cet appel ayant abouti chez un inconnu, alors qu'elle pensait converser avec son ami David. Il est extraordinaire qu'en ayant mal composé mon numéro, je sois tombé sur un « David », résidant dans ma ville, pensa-t-elle !

Line ne croit pas au hasard. Sa jeune vie n'a été qu'une suite de désillusions indépendantes de sa volonté, mais au téléphone, ce garçon a eu l'air sympa et sa dernière phrase laissait sous-entendre qu'il aurait plaisir à lui reparler... Et si c'était ma chance ? se dit-elle en se remémorant qu'il lui avait dit être photographe. Et si ce photographe avait été placé sur mon chemin pour m'aider à

constituer le press-book que l'on réclame pour les castings ?

Elle envisagea de le rappeler le lendemain avant de composer, cette fois attentivement, le bon numéro de son ami David, avec toujours l'idée de lui remettre son sac de vêtements.

*

Line avait finalement attendu trois jours avant de rappeler le David inconnu. Il n'était pas question de lui laisser aussitôt croire qu'elle aurait peut-être besoin de lui ! Ils avaient à nouveau échangé sur la coïncidence de cette rencontre téléphonique, puis ils s'étaient un peu dévoilés l'un à l'autre. Lui avait évoqué son parcours professionnel. Elle avait totalement menti sur sa propre histoire. Sa récente lecture d'un article sur la soierie lyonnaise lui avait donné l'idée de s'inventer un grand-père canut. Elle y rajouta un emploi dans la santé, sans plus de précisions. Ils avaient plaisanté et s'étaient trouvés réciproquement drôles au point de finir par bavarder comme de vieux copains. Et lorsque David lui avait dit :

— Un de ces prochains jours, on pourrait se retrouver autour d'un verre pour continuer à discuter.

Elle lui avait répondu :

— Oui, c'est dommage que les bars soient fermés !

— C'est vrai... Passez donc au magasin. Il sera ouvert juste pour vous. J'ai un réfrigérateur, et

toujours quelque chose au frais. Samedi à midi ?

— Ce sera avec plaisir, merci.

Line était ravie de ce rendez-vous qui pouvait être un premier pas vers son projet, mais elle devait le révéler avec tact et opportunité.

David ne savait pas quoi penser. Sans connaître cette fille, à son écoute, il avait ressenti quelque chose d'indéfinissable : une sorte d'aisance, de simplicité, voire de connivence. Non, pas de connivence ! Ce terme était bien sûr exagéré à ce stade... Et pourtant ! Ce n'était pas ce qu'elle lui avait raconté, mais la manière dont elle l'avait exprimé, qui l'avait séduit : la couleur de sa voix, sa façon d'écouter, mais aussi de relancer la conversation. Il était ravi d'avoir suggéré cette rencontre. Bientôt, il allait savoir si Line ressemblait à l'idée qu'il s'en faisait !

À travers leurs propos respectifs, ils avaient tous deux compris qu'à cet instant l'autre n'était pas en couple...

Line avait attendu ce rendez-vous avec une certaine appréhension, mais aussi avec un peu d'impatience. Cette rencontre n'était-elle pas trop étonnamment opportune ? Ce David, pourrait-il l'aider à constituer le press-book qu'elle espérait ? Lui avait-il menti... comme elle ? Le film qu'elle imaginait était-il une pure fiction ? Malgré son envie de faire sa connaissance, la méfiance était de mise. Elle devait rester sur la réserve. Ne pas lui donner l'occasion de profiter de son statut d'homme. Ne pas jouer la tentatrice. En tout cas pas trop ! Ne pas le laisser imaginer qu'il pourrait être l'homme attentionné et fidèle dont elle rêve.

Elle a déjà été abusée et cela ne doit plus se reproduire...

La curiosité l'avait cependant conduite à outrepasser ses craintes et ses pensées.

Elle s'était habillée et maquillée sobrement d'un chemisier imprimé de discrètes pervenches et d'un gilet dans les tons bleus (le bleu « fait classe » et sérieux, avait-elle songé), ainsi que d'une jupe en lin blanche et des sandales tressées. Puis elle avait noué ses longs cheveux bouclés dans un catogan.

David, quant à lui, était tout émoustillé par ce rendez-vous étonnant. Il ne savait pas à quoi s'attendre, mais il était ouvert à presque tout. Il aimait les surprises, les imprévus, les contacts improbables... Son tempérament d'artiste, peut-être ! Ce faux numéro le conduisait à une rencontre originale... Il n'avait aucune idée de ce qui pourrait en découler, mais son imagination avait déjà créé mille scénarios bien que, sans doute, aucun ne correspondrait ! Cette fille était-elle jolie ou banale, charmante ou finalement détestable ? Deviendrait-elle une amie, une amante, ou resterait-elle une connaissance passagère ? Ces interrogations l'amusaient.

David avait conscience de son pouvoir de séduction. Il avait du charisme, un corps sculpté par des années de handball et, outre le sport et la photographie, il nourrissait une véritable passion pour la nature et les voyages, sujets sur lesquels il pouvait être intarissable. Il n'appréhendait pas du tout cette rencontre qui allait pimenter sa vie de célibataire, bien morose en cette période de pandémie. Il

s'en réjouissait !

En arrivant, Line s'était rappelé être déjà passée devant cette boutique et même avoir furtivement regardé les magnifiques portraits photographiques, exposés au milieu des appareils. Sur la façade, en grosses lettres, elle avait lu « Art'Photo ». Des rideaux métalliques masquaient à moitié les vitrines, mais, entre les deux, celui de l'entrée était relevé. Line poussa la porte et David l'accueillit.

Chacun arbora un immense sourire, comparable à un soulagement. Aucun des deux ne semblait déçu par le physique de l'autre ! Avec un peu d'hésitation, ils se saluèrent d'un check. David, le plus à l'aise, usa instantanément du tutoiement.

— Mais tu es magnifique, lui dit-il en la toisant de haut en bas. Ce faux numéro est un cadeau !

— Merci, répondit-elle plus timidement. Alors c'est votre boutique ?

Ainsi s'engagea la conversation. Puis, après avoir bu un verre de soda, David lui proposa de visiter le magasin et ses annexes : l'atelier de reproduction avec sa grosse machine numérique et ses ordinateurs, et le studio à l'étage.

C'est là que Line se mit à rêver et à tutoyer David. Elle se voyait en pleine lumière sous les réflecteurs, modifier sa pose après chaque prise, un pied sur le barreau d'une chaise rouge, jouer avec un large chapeau de paille et son long ruban, plastronner les mains sur les hanches, mimer un baiser, prendre un air boudeur, sourire, baisser les paupières... « Plus haut, ton menton... tourne la tête à

gauche... c'est bien... Prends ta mèche de cheveux entre les lèvres... Parfait ! C'est bon pour aujourd'hui ».

Le moment venu, elle avait évoqué son rêve de mannequinat et son press-book manquant à David.

— Ce serait un très grand plaisir pour moi de t'aider à le réaliser, rétorqua-t-il aussitôt.

— C'est malheureusement un luxe qu'en ce moment je vais avoir du mal à m'offrir.

— Ne parlons pas d'argent, j'adorerais participer avec toi à cette aventure. Les photos, c'est pour moi. Tu sais, je ne suis pas débordé actuellement et en plus j'affectionne ce genre de projet.

— Vrai ?

— Vrai !

— C'est super gentil.

— On peut faire ça la semaine prochaine. Disons mardi ?

— Oh oui, oui, avec plaisir, je me débrouillerai pour me libérer, répondit Line enthousiaste.

David avait déjà réalisé des photos de mode en studio. Il prisait particulièrement ce type de travail et la relation unique qui s'établit toujours entre le photographe et son modèle.

Il était ravi de ce premier contact. Cette fille était sympa, très jolie et certainement photogénique ! Son visage à la peau lisse et mate accrocherait idéalement la lumière. Il se réjouissait déjà à l'idée de lui créer son press-book. Enfin

un peu d'animation en cette triste période, pensa-t-il...

Soudain, il réalisa qu'ils n'avaient pas évoqué les vêtements avec lesquels elle poserait. Un élément essentiel à la réalisation d'un bon portfolio. À cet effet, il disposait d'un important stock de lingerie. Il lui parut judicieux de proposer à son modèle l'essai de quelques-unes de ses parures, avant le shooting, afin de gagner du temps. Un mannequin est toujours valorisé dans des vêtements où il se sent à l'aise, pensa-t-il. Tel est d'ailleurs souvent le secret d'une photo de mode réussie.

Il composa aussitôt le numéro avec lequel elle l'avait appelé.

— Line, c'est David. Je voulais t'apporter un petit lot de tenues à essayer avant le shooting. Je peux venir quand ?

David ressentit dans son long silence un trouble certain...

— Et toi, tu peux passer quand ? répéta-t-elle, sur un ton reflétant à la fois la surprise et la gêne.

— Aujourd'hui, en fin d'après-midi, c'est possible ?

— Oui, répondit-elle timidement.

— Tu habites où ?

— Euh... 21 rue Marcel Chave, au premier étage, au fond du couloir, finit-elle par lâcher après un temps d'hésitation.

— OK à tout à l'heure, vers 18 heures.

Après sept ou huit minutes de voiture, à 18 h 10,

David est devant le numéro 21 de la rue Marcel Chave, sa valise de vêtements à la main.

Cette petite maison de rue, sur deux niveaux, est dotée de volets délabrés qui ont dû être jaunes. L'entrée est dépourvue de sonnette. Il pousse la porte. Un hall, avec sur la gauche quatre boîtes à lettres, dessert un appartement de chaque côté. Au fond, l'accès à l'étage se fait par un escalier de bois aux marches usées. David l'escalade. Ce niveau baigne dans l'obscurité. Il appuie sur l'interrupteur. Une pâle ampoule apporte un brin de clarté. Plusieurs portes donnent sur le palier, mais une seule au fond du couloir correspond à la description. Cette bâtisse est vieillissante et mal entretenue. Il y flotte une drôle d'odeur. Il n'aurait jamais imaginé Line vivre dans un lieu aussi déprimant ! Pas de nom sur la porte, pas de bouton de sonnette, mais pas d'erreur possible : 21 rue Marcel Chave, 1^{er} étage au fond du couloir... Il frappe... Sans réponse, quelques instants plus tard, il frappe à nouveau. Ne décelant aucun mouvement dans l'appartement, il compose le numéro de Line. Le répondeur l'invite à laisser un message. Ce qu'il fait.

Il ignore son nom de famille, mais en redescendant, il examine les boîtes aux lettres. Sur les quatre, seules deux ont une étiquette blanche collée sur la façade. Sur l'une est écrit « BOOS », au stylo à bille avec une étonnante application, sur l'autre malgré les bavures de feutre rouge il distingue « Duprey ».

Line a sans doute eu un impératif urgent, pense David en se promettant de repasser le lendemain.

Le magasin était toujours fermé au public, mais quelques clients continuaient à confier leurs travaux à David. En raison de ces commandes, il ne put repasser au 21 rue Chave que le lendemain vers 17 heures. Il était étonné que Line n'ait pas répondu à son message. Il avait hâte d'avoir une explication.

Comme la veille, il remonta à l'étage de la petite maison de la rue Chave. Avec la chaleur qui s'était installée, la sale odeur lui parut encore plus forte. Il toqua à la porte. Rien ne bougea, mais en tendant finement l'oreille, il lui sembla percevoir des voix. Il frappa à nouveau.

— Line, c'est moi David.

Cette fois, il colla son oreille sur le bois. Maintenant, c'était de la musique qu'il entendait ! Il réalisa soudain que c'était sans doute le son d'une télévision ou d'une radio... L'odeur s'affirmait encore plus forte et plus insoutenable. Un gros cafard brillant se faufila furtivement entre ses pieds !

David frappa aux deux autres portes du palier. Il n'y avait manifestement personne. Il fit de même au rez-de-chaussée. Une vieille dame, aux rides profondes et aux cheveux gris en bataille, apparut, un tablier noué à la taille.

— Excusez-moi, je ne parviens pas à joindre votre voisin du premier. Vous la voyez souvent ?

— Non, non. C'est une personne solitaire, discrète

et peu sociable. Du coup, on ne se rencontre presque jamais !

— Quand l'avez-vous croisée pour la dernière fois ?

— Il y a deux ou trois semaines, environ. Elle ne sort presque pas !

David n'y comprenait plus rien.

— La télévision semble fonctionner, mais elle ne répond pas ! Pensez-vous qu'il ait pu lui arriver quelque chose ? En plus, une très désagréable odeur flotte sur le palier, expliqua David.

— J'avais aussi cette impression ! rétorque la vieille dame qui prend les devants et grimpe marche par marche jusqu'à l'étage, en s'agrippant à la rampe branlante.

— Mais c'est affreux comme ça pue ici, dit-elle. Ça sent la mort !

— Tous deux tambourinent à nouveau à la porte. Sans que rien ne bouge.

— Il faut appeler la police. C'est pas normal, grommelle-t-elle.

*

Une bonne heure plus tard deux policiers cognent chacun à leur tour à la porte de l'appartement. Aucun mouvement détectable... une lointaine musique... un faisceau de lumière... une odeur pestilentielle...

— Madame... Madame... C'est la police, si vous

n'ouvrez pas nous allons forcer la porte...

— On y va, décida celui qui avait l'air d'être le chef. La situation semble urgente et la porte peu solide, précise-t-il pour justifier son geste.

Quatre ou cinq grands coups de botte ont raison de la porte qui cède en craquant comme une grosse branche sèche.

Juste derrière, dans le minuscule hall, des traces de sang séché conduisent jusqu'à la cuisine laboratoire. Un corps y est étendu au milieu de détritux divers, à côté d'une bassine en plastique jaune. Aussitôt, les policiers constatent que la femme est morte. Sans doute depuis quelques jours, car la putréfaction est en route et des centaines de petites bêtes grouillent, sur et autour du cadavre !

David est à la fois stupéfait et rassuré...

Ce cadavre en putréfaction, étendu sur le sol n'est pas celui de Line !

*

Ce décès, jugé « suspect » par le médecin, provoqua l'ouverture d'une enquête. Elle a été confiée au commissaire Barnier.

Ce policier, qui a bourlingué dans plusieurs grandes villes, souhaitait terminer plus paisiblement sa carrière en province. Depuis trois ans, il officie à Saint-Soulin. Avec plus de trente ans de métier, il a passablement roulé sa bosse et malgré son air bonhomme, il est un excellent professionnel. Ses collègues le qualifient souvent « d'incorruptible ». Une

qualité indispensable dans la région lyonnaise !

Il s'est rendu sur les lieux, accompagné de Jessica, sa jeune adjointe, et d'un agent de la police technique et scientifique. Ce dernier est chargé de recueillir tous les indices susceptibles d'alimenter l'enquête : relevés d'empreintes, photos, prélèvements en vue d'analyses... C'est son job. Ce cadavre, découvert apparemment par hasard, intrigue !

De toute évidence, cette personne est décédée depuis plusieurs jours. Sur le sol, des traces de sang indiquent qu'elle a été traînée, ou qu'elle a rampé, environ trois mètres avant de mourir. Sur son parcours, une grosse touffe de cheveux est figée dans un caillot d'hémoglobine. Le désordre et la saleté de l'appartement interrogent !

Mais le plus étrange est la déclaration du jeune David. Il prétend être venu voir une amie, brune et frisée, d'un mètre soixante-quinze, alors que dans l'appartement est étendu le cadavre d'une femme d'environ 75 ans, de moins d'un mètre soixante, aux cheveux raides, teints en noir !

L'interrogatoire de la voisine, l'unique autre personne résidant dans la maison, atteste cependant qu'il s'agit bien de madame Boos, et qu'elle vit seule ici, recluse, depuis au moins quatre ans. Elle ne sait pas grand-chose d'elle. Elle ne lui connaît pas d'amis et n'a jamais vu personne la rejoindre. Madame Boos avait de tout petits moyens financiers et semblait avoir honte de sa misérable condition. Le relevé de sa boîte à lettres confirme ses difficultés. Les papiers qui la remplissent sont des injonctions de payer, des pubs de

Damart et de La Redoute. Selon les dires de la voisine, une ou deux fois par semaine, elle faisait furtivement quelques courses dans le quartier.

*

Un courrier de relance concernant des loyers impayés permit d'identifier le propriétaire de madame Boos et d'en savoir un peu plus.

Il y a une dizaine d'années, ce monsieur avait hérité de cet appartement, alors loué et occupé par un vieux couple d'Algériens qui vivaient d'aides sociales. Il avait consenti à reconduire leur location. Il y a cinq ou six ans, l'homme informa le propriétaire que sa femme était repartie en Algérie et qu'il souhaitait signer un contrat de colocation avec madame Boos. Sans enthousiasme le propriétaire avait établi nouveau contrat aux noms de monsieur Abdel Kdrahoui et de madame Madeleine Boos. Un couple pour le moins surprenant ! Madeleine a 72 ans et Abdel 85. Elle l'appelle « mon bébé » ! Lui dort dans le petit séjour, elle dans la chambre. D'après le propriétaire, ils ne semblaient cependant vivre ensemble que pour des raisons économiques. Puis il y a quatre ans, Abdel était lui aussi reparti pour l'Algérie. Madeleine Boos souhaitait conserver seule l'appartement. Par humanité, le propriétaire avait une nouvelle fois accepté de modifier le contrat, après s'être assuré que les aides sociales couvriraient la plus grande partie du loyer. Jusqu'à cette année, il n'avait pas eu de problème particulier avec cette locataire, qui ne l'appelait

que pour changer une ampoule ou régler le chauffage. Mais ces derniers temps, elle ne payait, les quelques euros restants à sa charge, qu'après plusieurs relances ! Et depuis trois mois, elle ne s'acquittait plus de rien et ne répondait ni au téléphone ni à ses courriers.

Madame Boos paraissait simplette, mais ses rares lettres au propriétaire étaient parfaitement rédigées et exemptes de fautes d'orthographe. Un jour, elle lui avait appris son origine russe. Plus récemment, elle lui avait aussi affirmé qu'elle rembourserait très prochainement ses dettes, car elle devait toucher une importante somme d'argent. Le passé de cette dame semblait compliqué et particulièrement mystérieux. Le propriétaire n'en savait pas plus...

Sa locataire était rondouillette, toujours affublée d'une robe large de piètre qualité, sur laquelle elle portait un gilet sans manches tricoté à la main. Selon les commerçants du quartier, elle ne sortait jamais sans s'être coiffée d'un petit chapeau noir avec une épingle sur le côté ni sans un maquillage maladroit de mauvais goût.

L'appartement Madeleine Boos était d'une saleté incroyable. Dans l'espace cuisine, les murs proches de la cuisinière à gaz étaient recouverts d'une épaisse couche de graisse collante. Sur une petite table de sa chambre, qui lui servait de bureau, l'inspecteur Barnier avait trouvé un modèle très ancien de téléphone portable, une facture d'électricité, un rappel pour les mensualités impayées d'un crédit revolving, un porte-monnaie contenant seize euros et

le début d'une lettre manuscrite à l'écriture tremblante, à l'attention de « Monsieur l'Ambassadeur de Russie ».

« Monsieur,

Je suis très mal, je vous demande de bien vouloir venir à mon... ».

C'était tout ! Sur la table du salon, il y avait des restes de nourriture et dans un petit réfrigérateur de rares denrées en décomposition ! Une rapide enquête de voisinage avait confirmé que cette dame résidait dans cette maison depuis plusieurs années et ne sortait guère. Tout cela était très étrange. C'était maintenant au jeune David de s'expliquer.

Totalement désorienté, dans le bureau du commissaire, il se demandait s'il ne vivait pas un cauchemar.

- Vous ne connaissiez pas la femme décédée ?
- Non.
- Comment s'appelait la personne que vous deviez rencontrer à cette adresse ?
- Line
- Et son nom de famille ?
- Je ne sais pas.
- Vous avez son téléphone ?
- Oui, mais il ne répond plus.
- Vous vous connaissiez depuis longtemps ?
- Non, une petite semaine. Un hasard !
- Comment ça ?

- Elle a mal composé un numéro et c'est tombé sur moi. Nous avons sympathisé. Nous nous sommes rencontrés au magasin. Elle m'a expliqué vouloir devenir mannequin et nous avons convenu d'un shooting. Elle souhaitait réaliser un press-book pour des castings. J'allais donc chez elle pour lui apporter quelques vêtements à essayer pour les prises de vue.
- Vous ne vous étiez jamais rendu à son domicile auparavant ?
- Non, jamais. C'est elle qui ce matin m'a donné son adresse par téléphone.
- Vous avez des photos d'elle ?
- Aucune.
- Vous pouvez me la décrire
- Grande, peut-être pas loin d'un mètre soixante-quinze, mince, brune aux cheveux frisés, les yeux gris... Une jolie fille. Environ 25 ans. Je l'imagine célibataire. Elle m'a dit être issue d'une vieille famille de canut lyonnais.
- Quelle profession exerce-t-elle ?
- Je crois qu'elle a évoqué une profession de santé. Infirmière, peut-être ? À vrai dire, je ne sais pas.
- Résumons-nous ! Donc, vous allez voir une jeune femme dont vous ignorez le nom. Vous vous rendez à l'adresse qu'elle vous indique. Vous supposez que c'est son domicile. Là se trouve le cadavre d'une personne que vous ne connaissez pas du tout et dont la mort remonte à plusieurs jours ! On peut s'interroger, ne pensez-vous pas ?
- Oui, je l'admets, mais je ne comprends rien à

cette histoire.

— Veuillez s'il vous plaît me donner le numéro de Line. J'imagine qu'avec ce numéro nous pourrions facilement la retrouver et vérifier l'exactitude de vos déclarations.

*

David était déboussolé. À cause d'une erreur de numéro et d'une sympathie réciproque, il était pour ainsi dire soupçonné de mensonges et suspecté d'être impliqué dans le décès d'une inconnue !

Pour l'instant, sa convocation au commissariat ne le concernait qu'à titre de témoin, mais il avait dû donner mille justifications et répéter son incompréhension totale de la situation. S'il s'était retrouvé devant cette porte, c'était uniquement parce que Line lui avait donné rendez-vous à cette adresse, et il avait confirmé que depuis il n'avait plus aucune nouvelle d'elle. C'était justement ce qui intriguait Barnier, mais aussi David.

S'il se jugeait personnellement au-dessus de tout soupçon, ce n'était pas l'avis de tout le monde. Les médias locaux avaient aussitôt relayé l'annonce de ce décès suspect. Ils évoquaient la solitude, la précarité, l'indifférence, mais également l'étrange comportement de l'homme à l'origine de la découverte rocambolesque du cadavre. Un doute planait sur les faits. Les journaux précisaient toutefois que dans l'attente du résultat des constatations médicales, des analyses, voire d'une autopsie, on ne pouvait pas

trancher entre une mort naturelle et une mort suspecte. Mais les deux hypothèses coexistaient, aussi peu compréhensibles l'une que l'autre.

Depuis, David s'interrogeait. Qui était donc cette Line ? Elle avait semblé sympa, ravie de sa proposition de press-book et n'avait pas hésité à accepter son rendez-vous. L'erreur de numéro avait-elle été un prétexte pour prendre contact avec lui ? Lui avait-elle menti sur ses intentions depuis le début ? Pour quelle raison l'avait-elle conduit devant la porte d'un appartement où un cadavre se décomposait depuis plusieurs jours, peut-être même depuis plusieurs semaines ? Quel dessein poursuivait-elle ? C'était inintelligible. Pourquoi là ? Pourquoi avait-elle disparu ? Pourquoi son téléphone sonnait-il dans le vide ?

Avachi sur son canapé, une cannette de bière dans la main gauche et une télécommande dans la droite, il faisait machinalement défiler les chaînes de son téléviseur. Absorbé par ses pensées, il ne portait aucune attention aux images. Il ressassait chacune de ses interrogations sans pouvoir y apporter la moindre réponse cohérente...

Cette affaire le turlupinait depuis bientôt quinze jours ! Il ne pouvait plus garder cela pour lui.

*

Jessica, ses lunettes sur le bout du nez, était debout devant son bureau, penchée sur le dossier des agressions d'homosexuels lorsque son patron entra.

- On a les infos sur les téléphones, lui demanda-t-il.
- Les téléphones de qui ?
- Des deux.
- Des deux qui ? questionna à nouveau Jessica, qui ne pensait pas du tout à l'affaire de la rue Chave.
- De la morte et de la mystérieuse Line.
- Ah... Le relevé de madame Boos démontre qu'elle recevait très peu d'appels. Les plus fréquents émanaient de son propriétaire ! Les siens étaient destinés aux services publics, à son médecin et très rarement à son coiffeur. Apparemment, elle n'adressait pas de messages personnels à des amis ou des parents. Le volume de ses communications était très faible. Nous n'avons pas pu réaliser le bornage de son portable de manière suffisamment précise. Elle le coupait souvent et ne disposait d'aucune connexion Internet.
- Madeleine doit bien posséder une famille, suggéra Barnier.
- On va lancer les recherches puisque personne ne s'est manifesté à l'annonce de son décès.
- Tu as raison. Ce serait vraiment tragique que les héritiers ne bénéficient pas du pactole qu'elle leur laisse, ironisa Barnier qui avait obtenu un relevé de banque et constaté son insolvabilité.
- C'est triste de mourir comme ça, sans que nul ne s'inquiète de ta disparition, sans manquer à personne, dans l'indifférence générale ! commenta Jessica.